



Café
Littéraire

Médiathèque Valais St-Maurice

Thierry Luterbacher

Jeudi 20 janvier 2022

12h30-13h30

A LA RENCONTRE DE THIERRY LUTERBACHER

« J'aime ce qui ne se prévoit pas. Moi, le hasard me va bien. J'aime ces petits riens du tout qui nous font trébucher dans la comédie ou dans le drame. »

Né en 1950, à Péry-Reuchenette, Thierry Luterbacher est journaliste, réalisateur, auteur, metteur en scène de théâtre, artiste-peintre.

A dix-sept ans, il prend une première fois la route pour aller vivre et travailler dans les kibboutz, en Israël.

Revenu en Suisse, il suit le cours préparatoire des Beaux-Arts, à Bâle.

Dès 1972, il part pour l'Afghanistan, puis l'Amérique du Sud ; il traverse le Pérou, l'Equateur, la Colombie. Il voyage ensuite en Suède, au Maroc, et aux Etats-Unis.

De 1975 à 1977, au Conservatoire d'art dramatique de Paris, il suit la classe d'Antoine Vitez.

De 1981 à 1982, il séjourne à New-York.

Il anime ensuite une émission d'entretien sur la chaîne de télévision régionale dont il est membre de la direction ainsi que de la radio locale de la ville de Bienne.

Le déclin créateur, la lecture du *Grand Meaulnes*, d'Alain-Fournier. Ainsi publie-t-il son premier roman en 2001, *Un cerisier dans l'escalier*. Suivront, *Le Splendide Hasard des pauvres*, 2003, *Quidam*, 2006, une pièce de théâtre : *Elles étaient une fois*, dans Enjeux 3, collection Théâtre en camPoche, 2007, *Le Sacre de l'inutile*, 2008, *Évasion à perpétuité*, 2011, *Dernier dimanche de mars*, 2014, *Desperado - la cendre des gestes*, 2017, *Illégaliste*, 2021.

Un Cerisier dans l'escalier (2001)

En rentrant chez lui, un soir, Lucien Luthier, écrivain de scénario bute sur une petite chose recroquevillée devant la porte de son voisin, le pharmacien et propriétaire de l'immeuble, le mal-aimé Miche. Fadhila est assise là ! Elle entre chez Lucien ... Bientôt Miche lui loue l'appartement d'en face. Miche demande alors à Lucien de pouvoir observer de son appartement, Fadhila qui s'exhibe.

« Tout ce que j'essayais de faire, c'était de comprendre la femme que j'aimais et cet amour m'ensevelissait sous ses gravats. Je ne pouvais que rester ou partir. Rester, c'était paraître, faire semblant et resquiller l'amour. Partir, je n'en avais ni la force ni le courage. Alors j'allais rester et boiter du cœur. »

Une étrange relation s'installe entre la jeune femme, son fils Salim et Lucien qui comprendra plus tard, à ses dépens, l'étrange comportement de Fadhila et sa disparition ...

« Je me suis retourné, lentement, au ralenti, et il était là. Coiffé de son béret basque et de son long manteau marron, il me faisait face, une épaule calée contre le mur, tenant tout près contre son oreille la boîte à musique de Salim. »

Ses yeux de hibou me perçaient déjà de son couteau qu'il tenait comme un masque devant son visage. »

« Fadhila devait t'anéantir, mais tu t'es assis sur les marches de cet escalier, sans rien dire et sans rien demander. Tu lui as volé toute sa haine et tout mon amour. »

Le Splendide Hasard des pauvres (2004)

Youri est devenu un écrivain célèbre. Lorsqu'il revient dans la ville de son enfance, il y est accueilli comme le fils prodigue. Mais Youri se souvient...

« Le monde ! Je n'étais rien pour lui et il était l'univers pour moi. Le dégoût ! Il m'a construit en détruisant, dès mon enfance, toute illusion sur l'espèce humaine. Le dégoût pour les regards qui cognent. Les regards qui nous ruinaient, moi et les miens.

Celui de l'épicière lorsque je lui disais de rajouter les commissions à l'ardoise et qu'elle me répondait :

« Tu diras à ta maman que c'est la dernière fois avant la fin du moi ! » Celui de la femme du directeur de la fabrique de ciment où travaillait mon père, lorsque le samedi il tondait le gazon ou ramassait les feuilles mortes dans le jardin de la villa. Elle lui apportait une bière fraîche en lui ployant l'échine d'un « tenez mon brave ». Je retenais des larmes de rage en regardant mon père, la casquette à la main, s'agenouiller du regard.

Les yeux disaient le rang social de l'autre, du plus bas que terre au dignitaire, les yeux crachaient par terre ou dégoulinait de servitude.

La rage m'avait mis la plume à la main. J'écrivais ce qui me cassait, leurs regards qui ressemblaient à la monnaie du dimanche qu'ils introduisaient délicatement, à la sortie de l'église, dans la tirelire que tenait le négrillon de bois en costume rouge, dodelinant docilement de la tête pour dire merci !

L'écriture m'apprenait qu'il y avait en moi un monde dans lequel mes mots étaient insoumis. Je me racontais là où ça faisait mal en oubliant que les lettres, elle aussi, étaient engoncées dans des règles, assermentées, obéissant aux ordres de l'orthographe et de la grammaire et à un ennemi plus farouche encore, le bon goût du comme il faut.»

Il revendique ainsi le droit de ne pas être aimé, comme autrefois : *« Je m'appelle Youri Vostok Suarez. Je suis le fils d'Ernesto Suarez, combattant républicain, puis réfugié politique et ouvrier dans vos usines. Votre ville m'a condamné et j'en ai pris pour vingt ans. Je n'ai pas changé, ni moi ni mon écriture ! Souvenez-vous de moi, mon père ramassait vos feuilles mortes et je traînais dans vos rues, comme mes mots qui sortaient du ruisseau. C'est à ma célébrité que vous réservez « un accueil chaleureux », pas à Youri Suarez. J'ai un seul souhait à formuler, retrouvez votre dignité : ne m'aimez pas. Je suis l'autre, l'étranger, le paria, et si jamais nos chemins se croisent, je vous en prie, insultez-moi ! J'en fais une histoire d'honneur, moi qui n'utilise jamais ce mot qui vous va si bien. »*

Et peu à peu, le texte dérape dans une interférence entre la vie réelle de Youri et ses écrits. Les personnages glissent progressivement d'un récit à l'autre. Ainsi s'immisce dans le roman de Thierry Luterbacher, René Gorin et Léon Boudaf, un inspecteur de police et son collègue, battu par Youri et en même temps personnage de son roman. René Gorin part donc en chasse de Youri avec Léon Boudaf.

Quidam, (2006)

Durant les cinq premières années de son existence, Calvin Aristide Filibert Fluss s'adonne tout entier à la contemplation et à la rêverie dans les bras douillets de son entourage, dans le jardin de sa maison, libre de devenir par l'imagination tout ce qu'il veut être.

« Ma maison était jaune soleil. Son cœur, un four à bois en céramique bleue. Sa colonne vertébrale, un escalier qui la traversait jusqu'à la charpente du grenier, investi de mystère. Son poumon, la véranda qui saison après saison oxygénait les chambres de ses plantes vertes. Son œil, le balcon qui faisait le guet et contemplait du haut de sa majesté le jardin, le verger et une forêt où un écureuil noir planquait des noisettes et des pives. Je respirais d'énormes tilleuls et grimpais dans des sapins fraternels qui me faisaient la courte échelle. Avec eux, je devenais ce que je voulais. »

Calvin défie le monde des adultes. Avec ses amis, dont Héloïse Nuage, il décide de cesser définitivement *« d'appartenir aux grands »* et de partir à la conquête de ses rêves, d'un nulle part où s'exiler, devenant un *quidam*, sans but, sinon de se débarrasser du *« superflu de l'existence »* pour vivre *« l'intensité du vécu »* et la beauté de l'*« éphémère »* au plus près de la nature et à l'écart des hommes

« Je m'évade ma belle ! La route et son odeur de belle étoile arrachent le superflu et ne conservent que l'instinct. Je comprends enfin ce qu'est l'essentiel. Boire, manger, aimer, dormir. Le voyage me débarrasse du superflu de l'existence. La liberté nomade, c'est de ne pas savoir, la révélation toujours recommencée de l'inattendu. Etre de passage. La rencontre, d'une chose, d'un paysage, d'un visage, m'apporte la conviction de ressentir ce que je ne ressentirai plus jamais pareillement. J'apprends l'intensité du vécu. Le bonheur de l'inachevé. Je prends le temps de l'éphémère sans me perdre dans la peur du lendemain parce que partir invente un autre instant et que je ne reverrai plus jamais celui qui vient de passer. Sur la route, chaque pas imagine ma vie. »

Le Sacre de l'inutile (2007)

C'est l'histoire de « Raoul Latraviole, artiste-peintre de maison et poseur de cailloux parce que c'est tellement plus beau quand c'est inutile, un mètre quatre-vingt-un, cheveux châtons, yeux mousse. Signe particulier : maladresse à vivre. Fils de Gaston et d'Irene, cordonnier et danseuse de leur vivant et anges après. »

Son père, Gaston Latraviole, cordonnier, est mort en blaguant. Après une fête, il n'a pas fait la différence entre la fenêtre et la porte. Il a enjambé la fenêtre. Tous ses amis riaient, jusqu'au moment où ils ont réalisé qu'il venait de sauter du troisième étage.

Irene, son épouse est morte d'une pleurésie. Raoul a hérité de sa mère, « la maladresse à vivre ». De son père il tient l'amour de l'inutile... Ainsi suit-on le parcours de Raoul qui ne sait pas quoi faire de sa vie qu'il passe en communauté et en voyage. Possédé par une drôle de bougeotte, il cultive en effet l'art de la pérégrination et des petits boulots pour échapper à la pesanteur des jours.

« La rencontre est le miracle de la route. Détaché des contraintes de l'existence, le voyageur va à l'essentiel. Il retrouve la sagesse de l'instinct et, en dehors de manger, boire et « où dormir », rien ne lui embourbe l'esprit. Il saisit l'essence de l'instant qui le délivre de la gêne, de ce que l'on n'ose pas, des règles de bienséance. Chacun reprendra sa route et l'on se donne d'autant mieux à l'autre quand on sait qu'on ne le reverra probablement jamais. Quelques visages à peine croisés sont restés gravés dans ma mémoire et je me souviens d'eux comme si je les avais toujours connus. Le temps d'un instant, un homme pouvait devenir un ami d'enfance et une femme l'amour d'une vie. »

Évasion à perpétuité (2011)

Portrait romancé de Walter Stürm, le roi de l'évasion suisse, pour qui même les juges avaient de la sympathie. Stürm finira pas se suicider en prison en 1999 à l'âge de cinquante-sept ans. Sa vie n'a été que barreaux et caïales, grosses bagnoles et braquages. Mais pas d'arme.

Emile Typhon est un hors la loi, en fuite perpétuelle, poussé par sa révolte et son refus des carcans. Il transfigure le réel et les êtres. Grâce à lui, la médiocrité est gommée, chacun vit une intensité insufflée par la présence de ce personnage, qui sera bientôt un truand magnifique. Autour de lui, la « bande du Foyard », onze jeunes gens du village.

« Dans le village, il n'y avait qu'Émile pour inventer la vie. Il était là pour chacun, grand ou petit, à chaque fois que la désolation s'emparait d'une tête. Sa présence dissolvait l'ennui, anoblissait l'existence de celui qui se pensait moins que rien, persuadait de sa beauté celle qui se trouvait laide. Il suffisait de rencontrer Émile et un quelque chose d'indéfinissable enchantait la journée la plus morose. en quelques mots, il donnait à croire que chaque pas pouvait ressusciter un amour défunt, que chaque instant était porteur d'une liberté inattendue, et que chaque pensée était enfant de rêve. Émile sacralisait les anonymes, les forces de la routine, celles et ceux qui se croyaient dévolus à la médiocrité, qui avait abandonné l'espoir d'une autre vie. Le miracle d'Emile, c'était qu'il rendait les gens extraordinaires, il avait une grâce une grâce qui, le temps de sa présence, les transformait en la personne qu'ils auraient tant voulu devenir. »

Dernière arrestation : « Le gendarme lui a passé les menottes sans qu'il résiste. Il n'avait pas d'arme et, dans son sac à dos, les policiers trouvèrent de faux papiers, un jeu de plaque d'immatriculation, un billet de train, une réservation pour une cabine voiture-lit et 120000 francs en billets de banque. L'arrestation était empreinte d'une politesse déconcertante. Les policiers l'ont emmené et, en passant, il a eu pour Odile un sourire à la fois malicieux et calme. « Ce n'est rien... » Elle les a regardés l'emmener menottes au poings. Elle savait qu'elle ne reverrait plus Émile. « Chaque jour sera un jour sans toi. » Elle entendit Emile lui répondre : « Demeure en moi et je demeurerai en toi. »

Dernière lettre : « Il faut que vous naissiez de nouveau. Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix. Je ne vous la donne pas comme le monde la donne. Je suis sorti du monde grâce à un autre monde. Je vais vers le silence point vous avez eu et vous aurez des tourments, mais prenez courage, j'ai vaincu le monde. »

13 septembre, suicide : « Deux surveillants ont dit avoir retrouvé Émile Typhon la tête recouverte d'un sac-poubelle. Le jour d'après, ils affirmeront qu'il a été suicidé, que c'était leur état devenu insupportable et qu'il refusait de se rendre complice d'un meurtre. »

Ainsi « Les coeurs ont perdu leurs ailes Y en avait eu des rêves ! Et seulement Emile Typhon pour les accomplir. »

Dernier dimanche de mars (2014)

L'histoire de Blandine Théia et d'Auguste Geste... Blandine Theia, surnommée Lune parce qu'elle a une cicatrice, née d'une scène traumatisante de l'enfance. Un jour de pleine lune, elle s'aperçoit que celle-ci arbore le même tracé que la cicatrice qu'elle porte au visage. Auguste, qui sera appelé Visage, simplement parce que Lune l'a rencontré sans qu'elle puisse le dévoiler, a quitté sa famille excentrique, la campagne, un garage bohème, pour la ville, où il travaille dans un journal.

Le *Dernier dimanche de mars*, ils se rencontrent à un concert de rue, interrompu par la police. Auguste est donc séparé de Theia, mais, instinctivement, il suit Blandine disparue et la retrouve dans une gare, quai n°2, à la fenêtre du train de 19 h 11 qui s'ébranle.

« De loin, je vois un sautilleur, deux trois pas et un saut, et ainsi de suite devant chaque fenêtre. On dirait... mais non... mais si, on dirait, lui... Le train s'ébranle et les deux trois pas deviennent des pas de course et hop un saut! Oh! Comment est-ce possible! C'est lui, c'est bien lui, Visage, je commence à crier bêtement « hé ho ! hé ho ! »...

Et comme je ne sais pas quoi dire ou quoi faire, je crie: « Comment faire...?...

- Ici, même heure, même train...»

Pourtant le lendemain, sur le quai no 2, personne ! On comprend assez vite les raisons de ce rendez-vous manqué: le passage à l'heure d'été dont c'était le premier jour. La fille a avancé sa montre, pas Auguste. Ce décalage du temps, d'une heure tout juste, sera suffisant pour qu'ils se perdent... Dès lors, on suit leur destin parallèle, eux qui cherchent en vain leur « moitié d'âme », convaincus que « l'important n'est pas avec qui on vit, mais sans qui il est impossible de vivre. »

« Elle était ma moitié féminine sans laquelle, jusqu'à cet instant, je n'avais pas été homme. Tout en scandant, elle a tourné sa tête vers moi et m'a souri. Lune me regardait et m'inventait, son regard me disait que j'étais le dénouement d'un mystère qu'elle portait en elle. Lune était un anneau magique passé au doigt de ma vie. »

Desperado, la cendre des gestes (2017)

« Nous passons notre vie à croire que ce que nous avons est trop peu, à nous persuader qu'il y a autre chose de « plus mieux bien », comme des enfants. Et puis, nous avons peur que ce que nous voulons soit bien trop énorme pour nous. En fait, nous cessons jamais d'avoir peur... de nos envies, de nos désirs, de nos rêves, de nos amours. Nous nous habillons de songes bien trop grands qui finissent par rétrécir au lavage. Et nous restons là à nous dire : je ne l'imaginai pas comme ça, la vie... Je ne l'imaginai pas comme ça ma vie... alors je pars, je m'en vais, quelque part au bord de la mer, quelque part ailleurs où il n'y a pas moi et plus toi. »

Quand il se réveille dans une chambre blanche, blessé à la tête, le narrateur ne sait plus qui il est ni où il se trouve. Il va donc tenter de rassembler des indices en errant dans les diverses pièces de ce logement. Il découvre un nom sur une enveloppe: Sol Djelem. Il déplie un journal et reconnaît le visage qui lui est apparu dans la salle de bains: c'est celui d'un certain Joseph Lair, qui serait la tête pensante d'un groupe terroriste... Arrive une jeune femme qui se présente comme sa fille. En fait il s'agit d'un piège de Gorin, le flic qui le traque... Petit à petit, le personnage se réapproprie son visage, sa voix et son corps. Il se souvient... Follement amoureux de sa femme, il a ignoré sa fille. Vingt ans d'errance, de braquages, de casses, de règlement de compte. Pour, en fin, en arriver là :

« René Gorin est venu me rejoindre. Nous étions étrangement calmes. Comme la voûte étoilée.

-A se demander pourquoi le ciel et la campagne sont si calmes et silencieux ?

-Il faut parfois savoir se satisfaire de l'inexplicable, lui ai-je répondu.

-Vous savez... tout me sépare de vous. J'ai passé ces dernières années avec une seule idée en tête, vous arrêter. Et puis...voilà... je connais ce calme après la tempête. J'imagine que cela ressemble à ce que ressent un créateur lorsqu'il découvre qu'il vient de donner le dernier coup de pinceau à son tableau, qu'il vient d'écrire le dernier mot de son manuscrit... Avec en moi ce calme plat, alors que le chaos règne peut-être partout ailleurs, je vous regarde et je me dis que c'est vrai, vous êtes probablement devenu un autre homme. Un homme meilleur, je suppose, je ne saurais dire. Il y a tellement peu de choses qui divisent le bien du mal. Je vous regarde et je me dis que vous êtes pourtant le même homme qui m'avait pris comme cible. »

Illégaliste (2021)

Action Illégaliste est une organisation révolutionnaire, anticapitaliste mise en place par cinq amis.

« Nous avons commencé à organiser des actions urbaines en petits groupes. Bientôt, nous nous sommes persuadés que notre seule chance de survie passait par l'organisation d'un mouvement clandestin. Nous l'avons appelé « Action Illégaliste », en mémoire des mouvements qui, au début du 20e siècle, considéraient les actes illégaux du banditisme, comme la réaction légitime pour renverser l'ordre social, les seuls qui menaient à la révolution. Après une année d'actions intensives où nous avons sprayé des murs, et essaimé des tracts, jeté des pierres dans les manifestations, agressé la police à coups de barre de fer, nous sommes entrés dans la lutte armée et la clandestinité. Nous avons financé nos actions, l'achat d'armes et de matos, en montant des braquos dans des banques de province. Nous étions tout aussi terrifiés que celles et ceux que nous étions censés terrifier. A chaque fois, je vomissais dès que j'avais enlevé ma cagoule comme si en découvrant mon visage je découvrais la peur horrible que je venais d'imposer à des hommes et des femmes innocents sur lesquels je pointais mon arme. »

Au cœur de l'histoire, Aris Gatineaux, fils d'ouvrier.

« Ce sont les yeux de mon père et de ma mère qui ont fait de moi ce que je suis. Leur air contrit s'astreignait à bannir toute espèce d'esprit de rébellion. Toujours vaincus par la résignation, par le devoir d'obéissance que leur assénait leur condition d'ouvrier. La fidélité soumise envers l'emploi et ceux qui le pourvoient. Pas de place dans leur vie pour la remise en question de ce qui était juste où injuste. L'usure du quotidien étouffait les velléités de revendication.

Ce sont leurs yeux qui ont forgé mon insoumission et mon jeter dans la lutte révolutionnaire, l'insupportable humiliation que leur faisait subir la condescendance des possédants qui versaient le salaire comme on verse une aumône.

Une espérance transcendait leur existence et permettait de surmonter les jours sans le sou et les nuits sans feu où ils ne savaient que s'écrier « Mon Dieu ! » : m'élever au-dessus de leurs condition. Faire de moi ce qu'ils n'étaient pas et ne seraient jamais. Un poids bien trop lourd à porter. Il me fallait devenir ce qui faisait d'eux ce qu'ils étaient, appartenir à la classe qui les opprimait.

Ils ont trimé pour faire de moi un Monsieur. Et moi, j'ai tout flanqué par terre, les privations, les sacrifices. Je suis devenu l'envers de leur espoir qui devait sanctifier leur vieillesse et les mettre à l'abri du besoin. J'ai disparu de leur vie juste après avoir obtenu une licence de lettres qui faisait leur fierté. J'allais être professeur. J'avais 23 ans et je suis entré en clandestinité comme on entre au couvent. Ils ignoraient tout de mes activités et s'ils sont toujours vivants, ils l'ignoraient encore après plus de quatre ans de vie souterraine. »

Ainsi est-il chargé, avec Mina Lisenstein, d'éliminer le PDG, d'une multinationale d'agrochimie,

« Le but est la construction d'une politique prolétaires armée contre la stratégie d'extermination que réalise matériellement la multinationale d'agrochimie Noxantroz, coupable d'assassinats de syndicalistes et de travailleurs en lutte, d'empoisonnement du monde avec ses pesticides, engrais et autres produits alimentaires toxiques. Noxantroz nourrit le monde en empoisonnant et l'asservissant, en éliminant son PDG, Emiliano Zadusco, nous éliminons un prédateur de la planète! »

Aris et Mina, seuls à avoir un casier judiciaire vierge, embarqueront sur le Mirifique, où ce prédateur de la planète fera une croisière dans l'Antarctique, avec femme et enfants...